

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 juillet 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

IV.—LE MANUSCRIT DE DONA TÉRÉSIA

N'AYEZ pas peur, *senorita*, dit le jeune homme, la bête est morte et elle ne fera, par conséquent, plus de mal. Je l'ai tuée au moment où elle allait étrangler ce pauvre Zocalo qui sera bientôt guéri, grâce à vous.

« Ces paroles étaient les premières qu'il m'eût adressées. Quoique très simples, elle firent sur moi une impression très vive. Sans savoir pourquoi, je me trouvai dans l'impossibilité d'articuler un seul mot de réponse.

« J'abrégeai ma visite. Mais toute la nuit une vision m'obséda : l'image du jeune chasseur s'était gravée dans mon cœur.

« Malgré le trouble que j'avais éprouvé, je me rendis le lendemain, comme d'habitude, à la cabane, où je devais porter du vin vieux au blessé.

« Je questionnai plus longuement la femme de Zocalo. Je ne pus tirer d'elle que des renseignements très vagues. Elle ne savait que le prénom du jeune homme. Il s'appelait Carlos. Chaque année, il venait, au temps de la chasse, dans la montagne, où il passait pour un tueur d'ours très habile. C'était tout.

« Ce fut à peu près à la même époque que mon père tomba malade et fit mander à la hâte mon oncle Alexandre qui s'installa au château. A partir de ce moment, mes visites au blessé prirent fin. Zocalo était convalescent et mes soins appartenaient tout entiers à mon père.

« Je cessai de voir le jeune chasseur d'ours, mais je pensais toujours à lui.

« La maladie de mon père s'aggrava. Bientôt les médecins désespérèrent de le sauver. Il fit venir un prêtre et un notaire, se confessa, reçut les derniers sacrements et dicta son testament. Il déclarait dans cet acte qu'au cas où je mourrais sans enfants, ses biens et son titre de duc reviendraient à mon oncle don Alexandre.

« Mon père succomba quelques jours après et mon oncle ne tarda pas à quitter le château dont il confia l'intendance à un homme appelé Pablo Garcia, qu'il avait fait venir de Madrid.

« Près du château, sur le versant de la colline, il y a une chapelle où sont enterrés quelques-uns de mes aïeux. C'est là qu'est la tombe de mon père. Le desservant de la chapelle est un pauvre religieux déjà avancé en âge qui vient, le dimanche et les jours de fête, y célébrer le saint sacrifice de la messe, auquel assistent les montagnards des environs.

« Un soir, je m'y rendis avec un domestique du château, Mauricio, qui m'était très attaché. C'était au commencement du printemps et déjà la verdure de la plaine contrastait avec la neige des montagnes.

« Devant la chapelle, sur un banc de pierre, je vis deux hommes qui causaient ensemble. L'un était le religieux, l'autre le jeune chasseur.

« Dès qu'il m'aperçut, le père Anselme vint à ma rencontre. Le jeune homme se tenait debout, à l'écart, les yeux baissés.

« Sur la tombe de mon père il y avait un petit bouquet de violettes.

« Je demandai d'où elles venaient. Le père Anselme me dit que c'était une pieuse attention du chasseur qui venait fréquemment passer quelques instants dans la chapelle. En même temps, il me parla de la distinction et de la bonté de ce jeune homme.

« — Je ne sais, ajouta-t-il, qui il est, mais qu'il m'ait affirmé souvent qu'il n'a pas d'autre profession que celle de chasseur, j'ai certaines raisons de douter de l'exactitude de cette assertion et je ne suis pas éloigné de croire que c'est un

réfugié politique qui habite la France et passe quelquefois la frontière, à l'insu des autorités, pour respirer l'air du pays natal, car il m'a avoué qu'il est espagnol et il aime passionnément notre patrie.

« Cette rencontre inattendue me remplit à la fois de joie et d'alarmes. J'étais heureuse de l'avoir revu, j'espérais le revoir encore et je craignais qu'il ne lui arrivât malheur.

« Depuis le départ de mon oncle, je n'étais plus entourée que de paysans, de montagnards, de gens que j'estimais pour la plupart, mais qui n'étaient point de mon rang. J'étais donc seule, et ce jeune homme, qui m'avait déjà été si sympathique, envahissait tout à coup mon isolement.

« Je retournai presque chaque jour à la chapelle. Mais ce n'était pas seulement la piété et le souvenir de mon père qui m'y ramenaient. Il me semblait que tous les instants passés loin de là étaient dérobés à ma vie, et pourtant plus d'une fois, en y arrivant, j'étais sous le coup d'une indéfinissable tristesse. Ce que j'éprouvais, c'était le vide cruel fait par l'absence, et l'absent que je regrettais dans ce moment, c'était, tu l'as déjà deviné, le jeune chasseur d'ours.

« Je découvris bientôt que je ne lui étais pas indifférente. Il ne me disait rien qui m'en donnât la certitude. Chaque fois que nous nous trouvions ensemble, toute notre conversation se bornait à un échange de saluts ou de paroles insignifiantes, mais notre trouble réciproque tenait lieu d'aveux.

« Un jour, en ouvrant mon livre de prières que j'avais oublié dans la chapelle et qu'il m'avait rapporté, j'y trouvai un billet.

« Je lus avec surprise les lignes suivantes :

« *Senorita*, vous êtes entourée d'ennemis, d'autant plus dangereux qu'ils ont le sourire aux lèvres et les yeux hypocritement fixés au ciel. Ils ne tarderont pas à vous enlever vos anciens serviteurs, dont vous avez éprouvé la loyauté et à les remplacer par d'autres. Le père Anselme qui vous a baptisée, Mauricio qui vous est dévoué, figurent en tête de la liste de la proscription. *Senorita*, défiez-vous de Pablo Garcia. »

« Le billet n'était pas signé, mais il était hors de doute pour moi qu'il avait été écrit par le jeune chasseur.

« J'eus, dès le lendemain, la preuve de l'exactitude de ses renseignements. Trois des plus vieux serviteurs du château vinrent me saluer en m'annonçant leur départ. Ils m'apprirent qu'ils avaient été congédiés par Pablo. D'autres allaient, sans mon consentement, sans que j'eus même été prévenue, prendre leur place.

« La prudence me commandait provisoirement de ratifier ces actes par le silence. Je ne laissai rien paraître de mon indignation, mais je me rendis aussitôt à la chapelle : le jeune homme n'y était pas et, pendant trois jours de suite, je l'y cherchai inutilement.

« Un soir, Mauricio, qui était mon guide habituel dans mes excursions, me dit :
« — Demain, je ne pourrai pas accompagner mademoiselle la duchesse.

« Je lui demandai s'il était malade.

« — Je ne me suis jamais mieux porté, mademoiselle la duchesse, répondit-il, mais j'ai reçu l'ordre de me rendre à la cabane qui avoisine la Bidassoa et d'y prendre désormais la garde des troupeaux et la surveillance des bergers.

« Je témoignai mon étonnement, et voulus savoir qui lui avait donné cet ordre, me doutant bien d'où partait la vexation.

« — Mauricio, lui dis-je, il n'y a que moi qui commande ici, vous resterez au château.

« Le brave homme laissa éclater toute sa joie en se confondant en remerciements.

« J'allais continuer mes questions, lorsque Pablo qui s'était approché de nous m'interrompit :

« — Mademoiselle la duchesse, dit-il d'un ton qui, à tout autre moment, aurait pu me paraître obséquieux, et que je trouvais maintenant hardi, j'ai donné un ordre à Mauricio, et mademoiselle la duchesse ne saurait vouloir que le personnel du château se dérobe à mon autorité.

« Je répondis froidement :

« — Il n'y a ici d'autre autorité à respecter que la mienne. Vous avez chargé Mauricio de surveiller les bergers, j'ai besoin de lui au château, je viens de lui ordonner d'y rester.

« Pablo fronça le sourcil et attachant sur moi

un regard qui dévoilait tout le fond de son âme :

« — *Senorita*, dit-il, le personnel du château a été confié à ma direction par don Alexandre qui, avant de partir, m'a donné à cet égard des instructions très précises que je dois exécuter. Il manque quelqu'un pour surveiller les bergers. Personne ne peut mieux remplir ces fonctions que Mauricio. Son expérience nous est indispensable, surtout à l'époque où va commencer la tonte des brebis.

« — Nous avons, dis-je, d'autres serviteurs capables au château, et nous en aurions un plus grand nombre si vous n'aviez introduit certaines innovations. Quant à Mauricio, j'entends qu'il reste ici.

« Pablo Garcia se mordit les lèvres.

« — C'est bien, dit-il, j'avertirai don Alexandre.

« — Est-ce une menace ? m'écriai-je offensée, et oubliant ma réserve.

« Pablo se recula, réfléchit un instant, puis d'un ton qu'il affectait de rendre excessivement poli :

« — Mademoiselle la duchesse ne peut m'en vouloir, dit-il, d'obéir aux ordres que j'ai reçus.

« Il s'inclina respectueusement et s'éloigna.

« Je suivis, avec Mauricio, mon chemin jusqu'à la chapelle.

« J'eus un mouvement de joie en apercevant le père Anselme et le jeune chasseur. Je courus vers eux.

« Depuis la mort de mon père, dis-je, rien n'avait troublé mon repos. Aujourd'hui je me sens menacée par des ennemis que je ne connais pas. Un billet anonyme m'avait prévenue. Ces avertissements ont été presque aussitôt suivis de faits qui me remplissent de crainte.

« Et me tournant vers le jeune homme :

« — Ce billet, c'est vous qui l'avez écrit n'est-il pas vrai, monsieur ? ajoutai-je avec anxiété. Si je ne me suis pas trompée, apprenez-moi, de grâce, à quels périls je suis exposée.

« — Oui, mademoiselle la duchesse, je suis l'auteur de ce billet, répondit-il, et je sais, comme je vous en ai avertie, que vous êtes environnée d'ennemis. Votre confiance pourrait les encourager dans l'accomplissement de leurs projets ; j'ai cru de mon devoir de vous prévenir.

« — Mais sur quoi fondez-vous ces soupçons ? demandai-je en suppliant.

« — Examinez la conduite de Pablo Garcia, dit-il ; voyez comme il agit depuis le départ de don Alexandre ; souvenez-vous du testament du duc Pierre, votre père. Il y a des hommes ambitieux qui ne reculent devant rien pour atteindre leur but.

« Le jeune homme me salua avec une courtoisie respectueuse et se retira.

« — Il y a, dis-je au père Anselme, quelque chose qui me surprend dans l'attitude de votre ami : c'est le mystère dont il s'enveloppe.

« — J'ai fait la même remarque, dit-il, mais quoique je le connaisse depuis longtemps, il est toujours très réservé avec moi, et tout ce que je sais de lui, c'est qu'il habite à peu de distance d'ici, sur le territoire français, une chaumière, et qu'il passe presque tout son temps à visiter les pauvres, à les consoler et à les secourir.

« Je n'eus pas de peine à recueillir des preuves de cette bonté. Tous ceux que j'interrogeai me parlèrent de Carlos dans les mêmes termes. Tous s'accordaient à vanter sa droiture d'âme, sa charité, sa douceur. Je n'avais qu'à prononcer son nom pour entendre son éloge.

« Mon oncle revint au château et y resta quinze jours. Pendant ce temps je sortis peu, comptant sur Mauricio pour avoir des nouvelles du jeune chasseur.

« Un jour, don Alexandre me dit :

« — Ma nièce, ton caractère paisible, ton amour de la solitude ne vont pas d'accord avec la vie réelle. Tu serais plus heureuse dans un couvent, loin de ce monde qui ne t'offre aucun attrait. Pourquoi ne prends-tu pas le voile ?

« Mon oncle m'aurait parlé ainsi quelque mois auparavant, lorsque je n'étais pas instruite de ses manœuvres, que je l'aurais écouté, et il est probable que j'aurais alors suivi son conseil.

« Je répondis que je ne me sentais aucune vocation pour la vie claustrale.

« — Tu veux donc te marier ? demanda-t-il avec un accès de colère.